MATHIAS ENARD

Déserter

roman



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au cœur d'un maquis méditerranéen surgit un homme fourbu et sale. Soldat inconnu échappé d'une guerre indéterminée, il semble fuir sa propre violence dans le hors-champ des batailles. Une rencontre le force à recalculer sa trajectoire et sa notion du prix d'une vie.

Aux alentours de Berlin, à bord d'un petit paquebot de croisière, le 11 septembre 2001, un colloque rend hommage à Paul Heudeber, génial mathématicien est-allemand, rescapé de Buchenwald, antifasciste resté loyal à son côté du Mur de Berlin, malgré l'effondrement de l'utopie communiste.

De la tension entre ces deux récits s'élève, comme par une sorte de magie – poétique, spatiale, mathématique –, tout ce qui se joue, en amour comme en politique, entre l'engagement et la trahison, entre la fi délité et la lucidité, entre l'espoir et la survie.

Mathias Enard déploie ici une économie du silence et de la vibration qui produit une densité romanesque inversement proportionnelle à sa dépense en mots. Puisque la guerre est l'Histoire en marche, hier comme aujourd'hui, *Déserter* nous arme des images et des conjectures pour en déchiffrer les équations aléatoires.

DÉSERTER

“Domaine français”

MATHIAS ENARD

Né en 1972, Mathias Enard est notamment l'auteur de Zone *(2008, prix Décembre, prix du Livre Inter), de* Boussole *(2015, prix Goncourt) et du* Banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs *(2020). Depuis 2021, il est membre de l'Académie allemande pour la langue et la littérature.*

DU MÊME AUTEUR

LA PERFECTION DU TIR (prix des Cinq Continents de la francophonie, 2004, prix Edmée-de-la-Rochefoucauld, 2004), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 903.
REMONTER L'ORÉNOQUE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1373.
BRÉVIAIRE DES ARTIFICIERS (illustrations de Pierre Marquès), Verticales, 2007 ; Folio n° 5110.
ZONE (prix Décembre, bourse Thyde-Monnier SGDL, prix Cadmous, prix Candide, prix du Livre Inter 2009, prix Initiales 2009), Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1020.
MANGÉE, MANGÉE. UN CONTE BALKANIQUE ET TERRIFIQUE (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.
PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ÉLÉPHANTS (prix Goncourt des lycéens, prix du livre en Poitou-Charentes 2011), Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1153 ; "Les Ateliers d'Actes Sud", 2021.
L'ALCOOL ET LA NOSTALGIE, Inculte-Dernière Marge, 2011 ; Babel n° 1111.
RUE DES VOLEURS (prix Liste Goncourt/Le Choix de l'Orient, Prix littéraire de la Porte Dorée, prix du Roman-News), Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1259.
TOUT SERA OUBLIÉ (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud BD, 2013.
BOUSSOLE (prix Goncourt), Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1478.
DERNIÈRE COMMUNICATION À LA SOCIÉTÉ PROUSTIENNE DE BARCELONE, Inculte-Dernière Marge, 2016 ; Babel n° 1595.
DÉSIR POUR DÉSIR, RMN – Grand Palais, coll. "Cartels", 2018 ; Babel n° 1777.
PRENDRE REFUGE, avec Zeïna Abirached, Casterman, 2018.
J'Y METS MA LANGUE À COUPER, Bayard, coll. "Les petites conférences", 2020.
LE BANQUET ANNUEL DE LA CONFRÉRIE DES FOSSOYEURS, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1814.

Les phrases tirées de l'Évangile le sont dans la traduction
de Frédéric Boyer (Gallimard, 2022),
le quatrain d'Omar Khayyam est traduit par Gilbert Lazard
(La Différence, 1995).
Illustration de couverture : © Alessandra Sanguinetti / Magnum Photos

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-18163-5

MATHIAS ENARD

Déserter

roman

ACTES SUD

Et je pressais contre leurs joues fraîches
ma joue qui ne connaît plus que le bai-
ser de la crosse du fusil

Francis Jammes,
Cinq Prières pour le temps de la guerre

I

Il a posé son arme et se débarrasse avec peine de ses galoches dont l'odeur (excréments, sueur moisie) ajoute encore à la fatigue. Les doigts sur les lacets effilochés sont des brandillons secs, légèrement brûlés par endroits ; les ongles ont la couleur des bottes, il faudra les gratter à la pointe du couteau pour en retirer la crasse, boue, sang séché, mais plus tard, il n'en a pas la force ; deux orteils, chair et terre, sortent de la chaussette, ce sont de gros vers maculés qui rampent hors d'un tronc sombre, noueux à la cheville.

Il se demande tout à coup, comme chaque matin, comme chaque soir, pourquoi ces godasses puent la merde, c'est inexplicable,

tu as beau les rincer dans les flaques d'eau que tu croises, les frotter aux touffes herbeuses qui crissent, rien n'y fait,

il n'y a pourtant pas tant de chiens ou de bêtes sauvages, pas tant, dans ces hauteurs de cailloux saupoudrées de chênes verts, de pins et d'épineux où la pluie laisse une fine boue claire et un parfum de silex, pas de merde, et il lui serait facile de croire que c'est tout le pays qui remugle, depuis la mer, les collines d'orangers puis d'oliviers jusqu'au fin fond des montagnes, de ces montagnes, voire lui-même,

sa propre odeur, pas celle des chaussures, mais il ne peut s'y résoudre et balance les godillots contre le bord de la ravine qui le dissimule du sentier, un peu plus haut dans la pente.

Il s'allonge sur le dos à même les graviers, soupire, le ciel est violacé, les lueurs du couchant éclairent par en dessous des nuages rapides, une toile, un écran pour un feu d'artifice. Le printemps est presque là et avec lui s'annoncent les pluies souvent torrentielles qui transforment les montagnes en bidons percés par des balles, dégorgeant du moindre creux une source puissante, quand l'air sent le thym et les fleurs des fruitiers, flocons blancs répandus entre les murets par la violence de l'averse. Ce serait bien le diable qu'il se mette à pleuvoir maintenant. En même temps ça laverait les bottines. Les galoches, le treillis, les chaussettes, dont les deux paires qu'il possède sont tout aussi rigides, cartonnées, délabrées. La trahison commence par le corps,

tu ne t'es pas lavé depuis quand ?

Quatre jours que tu marches près des crêtes pour éviter les villages,

la dernière eau dont tu t'es aspergé sentait l'essence et laissait la peau grasse,

tu es bien loin de la pureté, seul sous le ciel à lorgner les comètes.

La faim le force à se redresser et avaler sans plaisir trois biscuits militaires, les derniers, des plaques brunes et dures, sans doute un mélange de sciure et de colle de vieille jument ; il maudit un instant la guerre et les soldats,

tu es encore l'un des leurs, tu portes toujours des armes, des munitions et des souvenirs de guerre,

tu pourrais cacher le fusil et les cartouches dans un coin et devenir un mendiant, laisser le couteau aussi, les mendiants n'ont pas de poignard,

les godillots à l'odeur de merde et aller pieds nus,

la veste couleur de misère et aller torse nu,

le repas achevé il boit le fond de sa gourde et joue à pisser le plus loin possible vers la vallée.

Il s'allonge à nouveau, cette fois tout contre la paroi, le bas du sac sous la tête ; il est invisible dans l'ombre, tant pis pour les bestioles (araignées rouges, scorpions minuscules, scolopendres aux dents aiguës comme des remords) qui gambaderont sur son torse, glisseront sur son crâne presque rasé, se promèneront sur sa barbe aussi rêche qu'un roncier. Le fusil contre lui, la crosse sous l'épaule, le canon vers les pieds. Enroulé dans le morceau de toile bitumée qui lui sert de couverture et de toit.

La montagne bruisse ; un peu de vent double les sommets, descend dans la combe et vibre entre les arbustes ; les cris des étoiles sont glaçants. Il n'y a plus de nuages, il ne pleuvra pas cette nuit.

Ange mon saint gardien, protecteur de mon âme et de mon corps, pardonne-moi tous les péchés commis en ce jour et délivre-moi des œuvres de l'ennemi, malgré la chaleur de la prière la nuit reste un fauve nourri d'angoisse, un fauve à l'haleine de sang, des villes aux ruines parcourues par des mères brandissant les cadavres mutilés de leurs enfants face à des hyènes débraillées qui les tortureront, ensuite, les laisseront nues, souillées, les mamelons arrachés à coups de dents sous les yeux de leurs frères violés à leur tour avec des matraques, l'effroi étendu sur le pays, la peste, la haine et la nuit, cette nuit qui vous enveloppe toujours pour vous pousser à la lâcheté

et la trahison. À la fuite et la désertion. Combien de temps va-t-il falloir marcher ? La frontière est à quelques jours d'ici, au-delà des montagnes qui bientôt deviendront des collines à la terre rouge, plantées d'oliviers. Il sera difficile de se cacher. Beaucoup de villages, des villes, des paysans, des soldats,

tu connais la région,

tu es chez toi ici,

personne n'aidera un déserteur,

tu atteindras demain la maison dans la montagne,

la cabane, la masure, tu y prendras refuge quelque temps,

la cabane te protégera par son enfance,

tu y seras caressé par les souvenirs,

parfois le sommeil vient par surprise comme la balle d'un tireur embusqué.

II

Il y a plus de vingt ans, le 11 septembre 2001, près de Potsdam sur la Havel, à bord de ce bateau de croisière, un petit paquebot fluvial baptisé du beau nom pompeux de *Beethoven*, l'été paraissait vaciller.

Les saules étaient toujours verts, les journées encore chaudes mais une brume glaciale montait de la rivière avant l'aube et d'immenses nuages glissaient sur nous, depuis la lointaine mer Baltique.

Notre hôtel flottant avait quitté Köpenick à l'est de Berlin très tôt le matin, le lundi 10. Maja était toujours alerte, fringante. Elle montait sur le pont supérieur pour marcher, une promenade entre les averses, les transats et les jeux de pont. Les dômes verts et la flèche dorée de la cathédrale de Berlin la captivèrent, de loin, à notre passage. Elle imaginait, disait-elle, tous ces petits anges dorés quitter leur prison de pierre pour s'envoler dans un nuage de feuilles d'acanthe soufflées par le soleil.

L'eau de la Spree fut tantôt d'un bleu sombre et mat, tantôt d'un vert rougeoyant. Les semaines précédentes, toute l'Allemagne avait été secouée d'orages dont les hoquets grossirent jusqu'à la Havel et la Spree d'habitude pourtant plutôt basses en cette fin d'été.

Nous naviguâmes au milieu des remous.

Je me rappelle la confluence de la Spree, les îlots boisés, la lumière de sel qui saupoudrait les hauts peupliers noirs et le flot boueux du canal que le sillage du navire mélangeait aux eaux cirées de la rivière.

Nous étions avec Maja chacune dans un fauteuil de toile, au soleil sur le pont, à l'arrière, à la poupe comme on doit dire, et nous regardions tout s'enfuir : le paysage s'élargissait comme si l'étrave du navire ouvrait grand la matière verte des feuillages.

Nous fêtions avec quelques mois de retard les dix ans de la refondation de l'Institut par Paul tout en rendant hommage au fondateur lui-même. Ou, plus précisément, nous célébrions les dix ans de "l'unification" de l'Institut, au printemps 1991, et les quarante ans de sa création en 1961. Mais il s'agissait avant tout d'une célébration des travaux de Paul. Je crois qu'il ne manquait personne – parmi les historiques, ceux de l'Est, tous étaient là ; les nouveaux membres, les collègues de Berlin et d'ailleurs avaient presque tous répondu présent. Quelques-uns, dont Linden Pawley, Robert Kant et quelques chercheurs français, venaient même de l'étranger. Ce congrès flottant s'intitulait *Journées Paul Heudeber* ; deux séances par jour étaient prévues, théorie des nombres, topologie algébrique, et une session d'histoire des mathématiques à laquelle je devais prendre part.

Le seul absent, c'était Paul lui-même.

Maja venait de fêter son quatre-vingt-troisième anniversaire.

Maja buvait des litres de thé.

Maja était gaie et triste et silencieuse et bavarde.

Nous savions tous qu'elle n'avait rien à faire là, à bord du *Beethoven* pour un colloque de mathématiques ; nous savions tous qu'elle y était indispensable.

Prof. Dr. Paul Heudeber
Elsa-Brändström-Str. 32
1100 Berlin Pankow
RDA

Maja Scharnhorst
Heussallee 33
5300 Bonn 1

Dimanche, 1er septembre 1968

Maja Maja Maja

Retirons le possessif : l'amour nu.

Il a grandi dans l'absence et la nuit : le manque de toi est une source. Un corps, un anneau – tu es sceau de toute chose, unique. Ton éloignement rapproche l'infini. Toi seule me permets de me dissimuler au temps, au mal, aux flux de la mélancolie. Je me demande ce qu'il fut de ma jeunesse, quand j'entends ses cris.

Je me bouche les oreilles par de savants calculs.

Je dévale des surfaces que nul n'a jamais foulées.

Je me rappelle septembre 1938. Le feu couvait dans le fer ; notre feu dans les fers.

Nous nous tenions debout face aux ruines à venir.

Nous avons tenu, suspendus l'un à l'autre par la force du souvenir.

Comme nous tenons bon, aujourd'hui, dans la peur et l'espoir face au monde devant nous.

Irina vient d'avoir dix-sept ans, à peine un battement de paupière pour une étoile.

J'ai hâte que vous reveniez par ici.

Je ferai des concessions ; je vous rendrai visite à l'Ouest.

J'ai lu ton beau texte, dans cet horrible journal, sur l'affaire de Prague.

Nos affrontements me manquent.

Je pars mardi pour Moscou, un Congrès.

Je me demande comment on pense ces temps dangereux, là-bas.

Moscou des tours épaisses et des camarades.

Écris-moi.

Dire que je t'embrasse est peu dire.

Paul

La plupart des voyageurs en train préfèrent être assis dans le sens de la marche.

Un historien est un voyageur qui choisit de ne pas s'asseoir dans le sens de la marche.

L'historien des sciences est un historien qui, assis dans le sens inverse de la marche, tourné vers l'arrière et contrairement à la plupart des historiens, ne regarde pas par la fenêtre.

L'historienne des mathématiques est une historienne des sciences qui, assise dans le sens inverse de la marche, les yeux fermés, cherche à démontrer que les Arabes ont inventé les trains.

Personne n'a ri.

Il faut dire que j'étais la seule historienne du colloque. Tous les autres étaient des mathématiciens, des mathématiciennes, des physiciens, des physiciennes ou, pire encore, des logiciens. Toutes et tous assis dans le sens de la marche. Regardant vers l'innovation, l'invention, la découverte. J'étais la seule qui ne s'intéressait pas tant aux glorieuses démonstrations et inventions de demain qu'aux doucereux méandres du passé. Méandres du passé qui projettent leurs lumières jusqu'au fin fond du futur, et je sentais, au cours de cette séance des *Journées Paul*

Heudeber sur la Havel, que ce public de savantes et de savants n'écouterait mon exposé sur Nasiruddin Tusi et les nombres irrationnels qu'avec un respect de circonstances, empli d'égards pour moi et pour ma mère, qui malgré son grand âge ne raterait pas une miette des interventions, entre deux promenades sur le pont.

Maja était à l'origine de l'idée de ce colloque fluvial ; je crois me souvenir que Jürgen Thiele le secrétaire général avait proposé "un après-midi de promenade sur la Spree ou la Havel" en conclusion des Journées qui devaient initialement se dérouler à l'Institut à Berlin ; elle avait fait la moue, la Spree ou la Havel, cela reste au mieux Berlin, au pire le Brandebourg, pourquoi pas le Danube, et Jürgen Thiele avait ouvert de grands yeux, le Danube, mais c'est très loin, et j'imagine que Maja s'était mise à rire, d'accord, va pour la Havel, mais au moins que tout le colloque soit sur un bateau et Jürgen Thiele était très embarrassé (il me l'a expliqué plus tard) car il ne voulait rien refuser à ma mère pour ces journées d'hommage mais ses moyens étaient limités – cette histoire de colloque fluvial continuait de lui paraître absurde, un caprice de vieillard.

Thiele eut néanmoins la surprise de recevoir deux courriers le même jour, quelques semaines avant la publication de l'appel à participation pour les *Journées* : une lettre l'informant que la faculté de mathématiques de l'université de Potsdam se proposait de coorganiser avec notre Institut les *Journées Paul Heudeber*, et d'autre part que la fondation Georg Cantor accordait (sans que Thiele n'eût rien sollicité) pour la tenue du colloque une énorme subvention qui rendait possible (quoique toujours

aussi aberrante, songeait-il sans rien dire) son organisation sur l'eau.

La mort tragique de Paul quelques années plus tôt avait suscité une brûlante émotion dans la communauté scientifique ; tout le monde était prêt à participer et même si la plupart des organisateurs (Jürgen Thiele le premier, pensai-je) ignoraient le pourquoi du désir de Maja, personne ne souhaitait la décevoir. Ces deux courriers arrivaient à point nommé et Jürgen ne pouvait que soupçonner, à juste titre sans doute, que Maja avait pris son stylo ou décroché son téléphone : bien que théoriquement retirée de la politique depuis les élections fédérales de 1998, elle avait encore le pouvoir d'attirer une "bienveillante attention" sur les berceaux des projets. L'argent de la fondation Georg Cantor était le bienvenu ; Jürgen Thiele se mit en relation, comme coorganisateur, avec l'université de Potsdam, qui fêtait ses dix ans, et dont Paul avait aidé à la fondation : beaucoup des enseignants de mathématiques avaient été ses élèves.

Les *Journées Paul Heudeber* auraient donc lieu sur la Havel, à bord d'un paquebot de croisière capable d'accueillir, dans sa salle de conférences, la cinquantaine de congressistes, les participants qui n'étaient pas berlinois étant pour la plupart logés dans un hôtel en face de l'île aux Paons, sis donc techniquement à Wannsee – un hôtel au nom d'auberge médiévale ou alpine, *La Chouette Blanche*, auberge dont Maja me certifiait (je me demandais d'où elle pouvait bien tirer une telle certitude) qu'elle existait au moins depuis le XVI^e^ siècle, mais dont le bâtiment actuel – colonnes doriques soutenant un balcon monumental, fenêtres aux volets verts,

rosiers grimpants, comme dans un conte de fées, pour adoucir la façade de leurs innombrables fleurs d'un rouge très sombre, tirant vers le noir – avait été reconstruit par Karl Schinkel au cours du premier tiers du XIXe siècle. *La Chouette Blanche* était perdue au milieu de la forêt, au bord du lac immense que traversait la Havel. Seuls les *Key Speakers* et autres VIP du colloque étaient logés sur le *Beethoven*, car il n'y avait que peu de cabines ; en revanche les "navigations" de jour étaient ouvertes à tous : Potsdam-Elbe le mercredi, journée d'hommage proprement dit, autour du travail de Paul, puis île aux Paons-Köpenick par Spandau le jeudi pour clore les festivités. Seuls quelques invités prestigieux étaient arrivés le dimanche pour profiter de la "mise en place" du bateau de Köpenick à Wannsee et donc d'un jour de croisière supplémentaire à travers Berlin le lundi.

Jürgen Thiele était plein d'empathie, de désordre et de bonne volonté. Jürgen Thiele, s'il était encore secrétaire général de l'Institut, n'assumait plus cette tâche que par fidélité à Paul, dont il avait été l'élève, trente ans auparavant ; il reconnaissait volontiers qu'il était fatigué d'organiser, de mettre en place, d'ordonner – monter un déjeuner de Noël me panique, avouait-il. Alors un colloque avec cinquante personnes, imagine ! L'université de Potsdam lui avait adjoint une coorganisatrice, une jeune doctorante en théorie des nombres nommée Alma Sejdić qui cherchait à démontrer dans sa thèse un corollaire de la première conjecture de Paul. Cet ajout se révéla aussi néfaste qu'hilarant : au lieu de se cumuler, ces deux forces semblaient soit se conjuguer inutilement, soit s'annuler. Les oublis étaient oubliés deux fois, les bévues doublement répétées. On aurait dit

un dessin tracé par deux stylos à bille attachés entre eux par un élastique, des parallèles ne se rejoignant jamais, malgré tous leurs efforts, contraintes par Euclide soi-même.

Jürgen Thiele avait dû mobiliser toute sa diplomatie afin de ne pas vexer l'université de Potsdam qui ne comprenait pas pour quelle raison il fallait financer, à quelques kilomètres de ses locaux, la location d'un bateau de croisière *luxueux* – mais Jürgen Thiele avait tiré de sa manche la subvention de la fondation Georg Cantor et tout le monde avait trouvé *enthousiasmante* l'idée d'un congrès flottant.

Et ainsi, après quelques mois de ce ballet dans le chaos, nous embarquâmes, Maja et moi, comme prévu, le lundi 10 septembre à Köpenick, en compagnie de Linden Pawley, dont le vol en provenance de New York s'était posé à Tegel le matin même, de l'inévitable Robert Kant de Cambridge et de Jürgen Thiele – il y avait bien cinq cabines luxueuses préparées à notre intention.

III

Chaque matin depuis son départ, le froid le réveille peu avant l'aurore. Il grelotte. Aucun mouvement brusque, pour que la rosée, perles noires sur la toile, ne ruisselle. Patiemment, en repliant sa tente en rigole, il réussit à remplir de quelques centilitres sa gourde et à boire cette sueur de l'aube, glacée, qui sera son seul repas du matin.

Il se met en route, une fois les pieds rétifs enveloppés dans cette éponge de tricot d'un vert misérable, humide encore, dans la direction du destin, vers le nord, car il faut bien nommer la débâcle et l'oubli. Il hésite une fois de plus à abandonner le fusil, il pèse et sa courroie est malcommode, trop courte depuis qu'il l'a coupée pour s'en faire une ceinture, avec ce couteau si tranchant encore, lui aussi, la marque d'une solitude dangereuse, enivrée de sang, il ne pense plus, il marche déjà alors que les premiers rayons du soleil fouillent les ombres des rocailles. Ces aiguillons de lumière animent les moineaux, les fauvettes, les mésanges, dont les mouvements d'ailes suivent la traîne du chant du matin.

S'il pense tant aux oiseaux, s'il est aussi tendu par leur présence et leur chant, c'est qu'ils avivent en lui la faim – il serait si facile de se poser à l'affût, nez au

vent, avec le fusil, d'attendre qu'un de ces petits volatiles se trahisse, de l'abattre pour ensuite le manger, mais la puissance de l'arme de guerre ne laisserait rien d'autre que des plumes, le coup de feu résonnerait loin dans les hauteurs et quand bien même un gros faisan ou une perdrix se perdrait dans sa ligne de mire, il faudrait le cuire, et il n'entend pas interrompre longtemps sa marche, s'exposer par le feu ou la fumée.

Il a résolu d'atteindre la maison.

Tu la trouverais même par une nuit sans lune,

la cabane,

la sente avance dans le jour entre les chênes verts, éparpillés par la sécheresse ; quelques lentisques s'abritent entre les rochers, libérant au passage du marcheur leur parfum d'officine, de pharmacie oubliée ; il cherche des yeux la sarriette fraîche et sauvage que le printemps multiplie dans la montagne pour en mâcher longuement un bouquet, amer, acide, poivré – des arbouses survivent encore à l'hiver comme des décors de Noël oubliés, rouges et rugueuses, elles ont le goût des fraises passées, la fadeur de l'oubli.

Ces fruits sont des astres minuscules, des planètes à portée de main,

de petites lunes rougies par le désir et le malin,

le soleil allume, à chaque pas, les pétales des fleurs de cornouiller, leur jaune vif n'est atténué par aucune feuille, sur leurs branches encore nues s'ouvre par magie la première fissure dans l'hiver.

Il marche en dernier homme, dans le bruissement obsédant de la montagne.

Il envie les taches noires des avions ou de lointains rapaces.

À s'abrutir de souvenir, le cul sur une pierre – de ces rochers affleurant bleu-gris, qui chauffent bien vite au soleil et sentent le métal et la pierre à fusil, aussi lisses que durs : y avait-il un frémissement premier, un vent rauque, prémisse de la logique de la brutalité, un brame antérieur au rut souverain de la guerre, il lui semble que non,

c'est la surprise qui t'a assis là,

bientôt les couleuvres noires sortiront de leurs trous et les mâles se mettront en quête de femelles,

il délace ses galoches, déboucle les attaches et les retire. Le cuir est dévoré par l'usure, l'eau et le froid. L'odeur de merde ne l'a pas quitté. Ses mains sont rugueuses ; sa paume blanche est étoilée de durillons plus foncés, raidie d'avoir trop serré des manches de bois. Ses doigts tachés par le tabac se terminent par les ongles jaunis aux méandres de crasse sombre, on voit le tracé des veines, au pouce et le long du poignet ; ses joues sont âpres d'une barbe revêche, ses cheveux sont graisseux et collés par paquets, agglutinés en mèches plus mates par le sang séché,

tu vas atteindre la maison avant la nuit,

la maison, la cabane, la masure – elle gît très profond dans ses souvenirs et ses espoirs. Cairn